

JEAN-BERNARD
VUILLÈME

LES ASSIS
REGARD SUR LE MONDE DES CHAISES



EDITIONS

ZOE

Extrait de la publication

LES ASSIS

DU MÊME AUTEUR

Aux Editions Zoé

*Le Temps des derniers cercles, chronique turbulente
des cercles neuchâtelois et suisses romands, 1987*

L'Amour en bateau, roman, 1990

(Prix Bachelin)

Lucie, roman, 1995

(Prix Schiller)

Chez d'autres éditeurs

La Tour intérieure, récit,

Editions du Sauvage, 1979

Pléthore, contes et nouvelles,

Editions Piantanida, 1982

Le Règne de Pléthore, roman,

Editions Piantanida, 1983

Suchard, la fin des Pères,

(avec Eric Gentil, photographe), récit historique,

Editions Gilles Attinger, 1993

JEAN-BERNARD
VUILLÈME

LES ASSIS

Regard sur le monde des chaises

ÉDITIONS ZOÉ

*Nous remercions
le Département de l'Instruction publique
et des affaires culturelles du canton de Neuchâtel
d'avoir accordé son aide à la publication de ce livre*

© Editions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 1997
Maquette de couverture : Cosette Decroux
Illustration : Jean-Michel Jaquet, Un assis
(encre de chine et gouache sur papier journal), 1996
Photo de l'auteur : Jean Mohr
ISBN : 2-88182-288-6

1. Les Assis

Et il sait qu'il est en train de vivre le plus grand moment de sa vie, le moment de gloire, oui, de gloire, pourquoi ne pas dire ce mot, il se sent grand et beau, il se sent célèbre et désire que sa marche vers sa chaise soit longue et ne finisse jamais.

Milan Kundera, *La Lenteur*

A force d'être assis, on devient poisseux.

Walter Vogt, *L'Oiseau sur la table*

Ils étaient empilés, une montagne de vieux tabourets, et j'ai fiché sans y penser mon regard tout en haut, dans le trou du dernier tabouret de la pile. J'étais au bord d'un puits, aspiré par le vide où tant de personnages ont disparu après avoir pendant si longtemps assis leur position dans l'existence. Il n'en restait rien, mais leurs sièges leur survivaient, et j'eus alors la certitude qu'il était possible de trouver un peu de leur âme, et de la nôtre, et de la mienne dans la multitude de sièges que les hommes ont laissés derrière eux. J'eus la certitude que l'âme humaine se tient assise au fond du puits de l'histoire et qu'elle se manifeste d'une manière à la fois spécifique et univer-

selle chaque fois qu'un bipède renonce à sa verticalité sans s'abandonner à l'horizontale, et s'installe entre deux, en position assise sur un objet destiné à cet usage.

La chaise isole le corps des autres corps, elle établit une distance entre eux, délimitant de manière matérielle un espace exclusif dévolu à chaque personne. Sa prolifération dans le monde occidental, dès la fin du XVIII^e siècle, traduit en ce sens l'individualisme croissant des sociétés qui l'ont adoptée. Si l'on considère que seuls les personnages importants avaient droit à un siège particulier, souvent un trône, et que le peuple était plutôt invité à s'asseoir sur des bancs, si l'on se réfère aux chaises que les bonnes familles se réservaient à l'église, abandonnant les bancs au troupeau des fidèles, on mesure que la chaise est un puissant facteur d'individualisation. On peut la voir comme le piédestal des valeurs individualistes de la société occidentale, mais sans oublier que celles-ci génèrent un sentiment de solitude qui produit à son tour des canapés et des divans rapprochant les corps dans un siège commun et confortable. Tout siège implique un apprentissage culturel qui se traduit par une manière correcte de l'occuper et de s'y tenir, assimilant à un groupe identifiable, mais permet aussi à l'individu de se singulariser, car chaque siège, comme le relève Edward Senn, directeur de la Clinique universitaire de médecine physique de Munich, « produit chez une personne déterminée un maintien déterminé ».

L'homme révèle un peu de son âme à sa manière

de poser son cul. Cette manière dépend en partie du siège sur lequel il s'assoit, si bien que l'on ne saurait s'intéresser à l'être humain et négliger la chaise, socle de tant d'œuvres plus ou moins réussies et de travaux plus ou moins utiles. Les œuvres de l'homme assis sont infinies. Tel que nous le voyons, le monde civilisé est le résultat du nombre incalculable de sessions nécessaires à son éclosion. Excepté le temps de courir pour oublier, l'homme contemporain passe du lit (un tiers de son existence) à sa chaise de travail, avec quelques stations intermédiaires dans le fauteuil d'une voiture, d'un train ou d'un bus. La majorité des gens vivent assis devant des écrans et des caisses enregistreuses. L'omnipotence de la chaise a fini par engendrer une véritable industrie du mouvement car il ne saurait être question d'échapper gratuitement à sa dictature. La chaise conduit aussi à réserver de plus en plus de terrain d'exercice aux femmes et aux hommes perclus des bureaux et des ateliers. Selon que vous acheviez votre journée dans un fauteuil directorial ou sur un siège d'employé, vous passerez un partie du week-end sur un terrain de golf, dans une halle de tennis, sur une piste Vita ou encore au bord des routes à courir comme un dératé. Au statut social symbolisé par l'ampleur et le confort du siège s'ajoute une hiérarchie sociale dans l'industrie du mouvement, laquelle, il va sans dire, tend à devenir de plus en plus démocratique. Dans la démocratie idéale, tout le monde passerait du fauteuil directorial au terrain de golf.

Peut-on parler des chaises sans s'emporter aussitôt dans un discours d'homme debout en train de haranguer un peuple assis ? Les révoltés et les insoumis ont toujours voulu faire croire à leur supériorité verticale pour mépriser « les assis ». Mais Arthur Rimbaud lui-même a rédigé « Les assis » dans cette position commune à tous les gens qui écrivent. Je n'ai rien contre ma chaise sur laquelle je passe un nombre d'heures considérable, et la chaise, dans sa longue histoire, m'inspire plus de fascination que de colère. Avant de se dresser sur ses jambes, le bébé apprend à s'asseoir et il y parvient, vers sept mois, avant que ses parents lui tendent une chaise. Si l'on excepte certains quadrupèdes comme les chiens et les félins, le fléchissement des pattes arrière propre à la position assise est assez peu répandu chez les mammifères. Parmi nos cousins simiesques, macaques et babouins présentent des callosités fessières propres à ménager leurs séants délicats, et voilà ce qui nous serait advenu si nous n'avions fait l'effort de nous dresser tout à fait sur nos jambes. Le gros cul de l'Homme est dû à l'élargissement des muscles fessiers contribuant à conserver la position verticale, instable et fatigante, et qui impose par conséquent de fréquentes stations assises.

Il a pourtant fallu beaucoup de temps pour qu'apparaisse la chaise dans le monde : nulle trace de siège dans les civilisations antérieures à l'Égypte antique ! L'homme, dirait-on, n'était pas encore vraiment homme, il chassait, pêchait, cueillait, marchait et courait à journée faite pour survivre, ne prenant quelque repos diurne qu'en position accroupie, disent les

anthropologues devant les rares articulations de genoux et de chevilles ayant appartenu à ces populations très anciennes. Assis par terre, jambes écartées, l'homme du Paléolithique travaillait la pierre. Il posa ensuite son derrière sur des blocs de pierre, taillés ou non. Les fouilles des rives du lac de Neuchâtel, en Suisse, ont par exemple mis au jour des pierres disposées autour de foyers, datant du Magdalénien (env. 11 000 avant J.-C.), qui servaient certainement de sièges. L'archéologue Michel Egloff les appelle d'ailleurs des « blocs-sièges ». Aucun siège n'a par contre été trouvé dans la même région parmi les vestiges de la civilisation lacustre (6000 à 3000 avant notre ère), mais quelques témoins remontant à l'âge du bronze, qui dessine déjà toute une mythologie, ont été déterrés dans des tumulus en Scandinavie. Un exemplaire a servi de modèle à un grand constructeur de meubles contemporains qui l'a produit industriellement.

La rareté des sièges préhistoriques et leur présence attestée dans l'Égypte ancienne permet de formuler l'hypothèse que l'Homme n'aurait pas inventé la chaise avant d'articuler une conception du monde, une mythologie fondatrice de civilisation, d'où la fonction essentiellement rituelle des premiers sièges réservés aux dieux, aux chefs et aux sorciers. Plus tard, les sièges furent constitués d'un plan de bois recouvert d'un coussin, et puis trônes, chaises et fauteuils munis de dossiers et de bras émergèrent dans la civilisation égyptienne (environ 3000 ans avant J.-C.). Comme les Égyptiens, les Grecs anciens attribuaient

une fonction à la fois cérémonielle et utilitaire à leurs sièges. Dans l'Asie occidentale, chaises et tabourets ont une fonction rituelle encore plus marquée, rois et dieux apparaissant assis devant leurs admirateurs et leurs serviteurs.

Nous y voilà : la chaise est un objet éminemment *culturel*. Le meuble humain par excellence, celui qui symbolise le mieux le règne de l'étrange bête dressée sur pattes qu'un certain ancêtre du singe est devenu. Les premiers hommes à siéger étaient des rois tirant leur puissance temporelle d'une accointance avec le divin, laquelle déterminait un ordre terrestre. Il s'agit en effet d'asseoir son pouvoir à la suite des premiers dieux représentés sur des trônes. L'ordre, quel qu'il soit, que les modernes révoltés tournent volontiers en ridicule par la représentation symbolique d'êtres soudés à leurs chaises, soit des vieillards écrasants qui « ont toujours fait tresse avec leurs sièges » (Rimbaud), soit des *ronds-de-cuir* (Courteline), tour à tour dominants ou dominés, mais toujours assis dans l'exercice d'un pouvoir contesté ou dans le respect d'un ordre honni. Rimbaud, Courteline et Ionesco dressés sur leurs sièges comme sur des estrades en train de tempêter contre l'homme-chaise ? Plutôt sagement assis malgré leur colère, comme tous les gens qui écrivent.

Pourquoi n'écrit-on pas debout devant des tables assez hautes qui permettraient de se dégourdir les jambes sans cesser de travailler ? Faut-il vraiment passer des heures, des jours et même des années assis au

nom de la mobilité d'esprit ? On a beau pousser très loin imagination et invention, vouloir grossir la culture d'une œuvre nouvelle, et même révolutionnaire, on ne refait pas toujours le monde. A part Proust qui rédigeait couché, même les plus grands écrivains passent le plus clair de leur temps le cul sur une chaise et le buste penché sur une feuille posée sur une table.

La table est inséparable de la chaise. Seuls les autels échappent à cette observation. Pourquoi est-il de si mauvais goût aujourd'hui encore de s'asseoir sur une table ? Une antique mémoire du temps où les hommes déposaient leurs offrandes aux dieux sur des autels nous avertit-elle d'une possible profanation ? Mais si l'on excepte les autels et leur fonction religieuse, la table vient après dans l'histoire du mobilier, lorsque l'homme s'avise qu'il lui faut une surface plane adaptée à l'exécution de travaux de précision, et d'abord de l'écriture. Avant d'être détournées vers d'autres fins comme la présentation et le service des mets, les premières tables furent des écri-toires. La hauteur des tables est depuis toujours proportionnelle à celle de l'homme assis. Nous sommes des at-tablés. Ces meubles siamois ont produit un être divisé. La tête et le buste s'offrent au regard, dans la lumière, le bassin et les jambes disparaissent dans l'ombre de la zone inférieure, celle d'une animalité refoulée, de la glaise dont nous sommes issus.

Il existe deux sortes d'ennemis de la chaise. Aux acharnés « symboliques », des poètes à la Rimbaud, et « politiques », en gros tous les contempteurs du pouvoir, révolutionnaires et anarchistes, s'ajoutent aujour-

d'hui les ennemis « physiologistes ». Ce sont les plus efficaces, car ils avancent des arguments scientifiques pour accuser la chaise de nos maux de dos et de nos colonnes vertébrales mal en point. Dans l'idéal, disent les traités d'ergonomie, la hauteur de la table doit être telle que l'avant-bras y repose lorsque le bras est fléchi à 90 degrés, tandis que les jambes de la personne assise sur la chaise, face à la table, doivent former, elles aussi, un angle droit. L'ergonomie étudie les sollicitations que subit l'être humain à sa place de travail. La position assise est ici examinée d'un œil très critique et l'on considère que le « maintien correct » sur une chaise ne va nullement de soi. Cela s'apprend. S'asseoir est un travail : « Aucun des nouveaux modèles de chaises ne garantit en soi une meilleure position assise. L'utilisation appropriée de chaque siège s'apprend et s'exerce » (Dr Urs Schlumpf, 1994). De ce point de vue, la position de l'homme assis au travail ne devrait pas déroger aux principes suivants : 1. Les pieds doivent reposer tout entiers au sol et les genoux faire un angle de 90 degrés ; 2. Le creux des genoux ne doit pas toucher le siège (cinq à dix cm d'espace) ; 3. Lors de l'écriture, de la lecture ou de toute autre activité, le dossier doit soutenir le dos au niveau du haut du sacrum ; 4. Les coudes doivent se trouver légèrement au-dessus de l'horizontale du plateau ; 5. Un espace suffisant doit être réservé entre les cuisses et la substructure du pupitre. Ces considérations entraînent qu'un siège ergonomique ne répond pas prioritairement à des critères esthétiques. Elles induisent des critères impératifs pour la

conception des chaises et des fauteuils de travail, ainsi que pour celle des pupitres avec lesquels les sièges forment un tout indissociable.

Ce n'est pas tant au fait de s'asseoir que s'en prennent volontiers médecins et ergonomes, mais à la manière que nous avons de nous asseoir. Ils citent les primates en exemple, lesquels fléchissent au maximum leurs genoux dans un profond accroupissement... Le drame de notre civilisation d'assis tiendrait au fait que notre colonne vertébrale, cette formidable mécanique, ne serait pourtant pas adaptée phylogénétiquement (héréditairement) aux stations assises prolongées que nous lui imposons. Tout a commencé par le sacré pour s'écraser trop vite et trop brutalement sur le sacrum, lequel subit en position assise tout le poids du torse transmis par la colonne vertébrale. A la suite de Staffel, qui mettait en évidence en 1884 déjà des liens entre la position assise, les douleurs dorsales et les déformations de la colonne vertébrale, les spécialistes contemporains s'accordent à dénoncer les méfaits de la chaise. En somme, nous croyons jouir d'une position avantageuse, voire privilégiée si nous pensons aux gens contraints de passer leurs journées en position verticale, alors que « la position assise fait travailler tout le corps » (Edward Senn, 1994). Une femme ou un homme assis imposent toujours une plus grande charge à leur colonne lombaire qu'en position verticale, sauf s'ils se tiennent à demi allongés dans une chaise longue, réforme bien difficile à introduire dans le monde du travail...

De l'école au bureau, en passant par le salon, la

salle à manger, la salle d'attente, l'automobile, le train et l'avion, le triomphe de l'homme-chaise s'accompagne d'une kyrielle de maux de dos. D'ici que leur charpente soit parfaitement adaptée à leurs chaises, qu'ils naissent peut-être un jour munis d'un solide dossier osseux ancré à la ceinture thoracique, soulageant leur pauvre sacrum et prévenant les tassements de colonne, les assis paraissent condamnés à se masser longtemps encore le dos et la nuque et à consulter le physiothérapeute.

Assis, tel paraît être le lot des êtres pensants. C'est la position du bourgeois replet, du gratte-papier blafard, symbolique de la sédentarité aliénée au pouvoir siégeant lui-même dans des fauteuils à sa mesure, peut-être, mais c'est aussi un Kafka à l'esprit vagabond bien qu'entrelacé aux pieds d'une chaise ou Dino Buzatti tapant fiévreusement une de ses nouvelles fantastiques assis bien droit sur son canapé, sa machine à écrire sur les genoux.

Depuis que l'homme est monté sur un cheval, l'image de la sédentarité symbolisée par un individu assis ne correspond plus à la réalité. L'homme contemporain voyage autour de la planète sans remuer les jambes, enfoncé dans le fauteuil d'une voiture, d'un train ou d'un avion. Bien avant l'apparition du moteur à explosion, les fortunés paresseux avaient trouvé le moyen de se faire transporter dans des chaises à porteurs, ancêtres du taxi propulsés par les chevaux-sueur d'hommes payés pour galoper dans les rues anglaises du XVII^e siècle. Déjà connue par les

Egyptiens anciens et les Romains, et réservée aux chefs de certaines tribus africaines, cette « innovation » fut ramenée sur le continent par le divin marquis de Monthran, qui l'exploita avec succès dès 1659, donnant à Molière l'idée d'y faire arriver une précieuse ridicule et légua à la postérité l'expression *mener une vie de bâton de chaise*. Les chaises à porteurs formaient d'interminables colonnes aux entrées des théâtres et des églises. Toute dame de qualité, tout homme de quelconque naissance soucieux de son rang disposait de *sa* chaise et de *ses* porteurs. Certains ne pouvaient plus s'en passer. Dernière représentante de la maison d'Orléans-Longueville à régner sur le pays de Neuchâtel, la duchesse de Nemours en était carrément fanatique. Elle se rendait chaque année *en chaise* de Paris dans sa principauté de Neuchâtel, distante de quelque cinq cents kilomètres. Quarante porteurs la suivaient et se relayaient « aux bâtons » pour un voyage d'une dizaine de jours. Très réduit sous Louis XV, quasi délaissé sous Louis XVI, l'usage de la chaise à porteurs disparut à la Révolution. Au XIX^e siècle, il n'y a guère que dans les Alpes suisses que la chaise à porteurs s'inscrivait encore dans le paysage. Les riches Anglaises aimaient escalader les montagnes de cette manière à la fois confortable et distinguée, et même un peu inquiétante dans les pentes raides.

Les directeurs d'aujourd'hui évitent de prendre leurs fonctions en se faisant amener dans leur bureau sur des chaises à porteurs, mais ils attachent souvent la plus grande importance à la qualité symbolique de leur siège. Dans une entreprise d'importance natio-

nale à laquelle je louais mes services, le siège des nouveaux chefs et des nouveaux directeurs était considéré comme un poste budgétaire intouchable, même lorsque les coupes taillaient sans pitié dans les salaires et les menus frais quotidiens. Tout nouveau dirigeant s'installait dans un fauteuil directorial neuf et ce droit à caler ses fesses dans le moelleux d'un cuir souple et fin, valant plusieurs milliers de francs, primait sur tous les autres. En cas de faillite et de restructuration, on voit généralement ces « rois » accrochés de toute leur âme à leurs sièges éjectables.

Assis encore pendant cinquante ans à rêver le monde comme Jean Giono qui se fit de nombreux ennemis en écrivant préférer « vivre couché que mourir debout », esprit très étranger au « Debout les damnés de la terre » de l'hymne internationaliste. Dans le monde des chaises, un homme libre, un combattant et mieux encore un héros est toujours représenté debout, en marche contre l'ennemi, face au danger, bien qu'il soit la plupart du temps soumis à l'inspiration et aux directives d'hommes assis qui lui sont supérieurs puisqu'ils dirigent la manœuvre. Si l'on excepte quelques équipées comme celles du Che dans les montagnes de Bolivie, ou encore celle du Christ sur son chemin de croix, la plupart des marches de l'histoire, grandes ou petites, se sont achevées au pied d'un trône. Ayant souffert son martyre, au moins Jésus a-t-il pu prendre un long repos dans le siège qui lui était destiné à la droite de Dieu. Les individus qui font bouger le monde et soulèvent les hommes finissent presque toujours par siéger, comme s'il était

impossible que le pouvoir échappe à l'attrait de ses symboles archaïques. Mais les vainqueurs aiment poser debout. A l'exception de François Mitterrand, tous les présidents de la République française, depuis Louis-Napoléon, ont posé debout devant l'objectif de la « photo officielle ». Elu pour « changer la vie », François Mitterrand s'est fait immortaliser par Gisèle Freund en homme assis, pose certes moins académique que celle de Charles de Gaulle (debout à côté d'une table, une main reposant sur un ou deux livres, la poitrine bardée de décorations) et puis de Pompidou dont le portrait paraît épouser l'ombre du général, mais plus traditionnelle que celle de Giscard debout sur fond de drapeau tricolore et « coupé » au-dessous des épaules. La « rupture » de Mitterrand tient au fait qu'il pose assis, mais nullement au lieu classique choisi pour la photographie, un bureau de l'Élysée tapissé de bibliothèques. Toutefois, Mitterrand feuillette un livre (Montaigne, dit-on !), alors que le livre, dans les autres portraits officiels, apparaît le plus souvent comme un élément constitutif du décor majestueux, toujours fermé, pour ainsi dire impénétrable, ou servant de reposoir à une main présidentielle. Avec Mitterrand, le livre sort de l'ombre où le maintenait la tradition du portrait officiel et quitte son statut d'objet de musée pour devenir objet vivant. Ce livre dans les mains de Mitterrand justifie en quelque sorte sa position (on lit assis la plupart du temps) et suggère qu'un homme de culture s'est installé à l'Élysée. Nul ne s'étonnera que son successeur Jacques Chirac ait renoué avec la traditionnelle posi-

tion verticale. S'il était peut-être possible de vouloir « changer la vie » à partir de son fauteuil, puisant l'inspiration aux sources de la grande littérature, comment Chirac pourrait-il mener sa « guerre pour l'emploi » autrement que sur ses deux jambes, en combattant du chômage, et non plus dans un bureau confortable, bien loin des réalités du monde, mais au grand air, dans les jardins de l'Élysée ? Quant aux liens éventuels entre la position assise et la manière de penser et à ce jeu du paraître adapté au discours, Jacques Attali rapporte dans *Verbatim* (1995) ces propos de Mitterrand : « Chirac pense comme il monte les escaliers. Il parle comme il serre les mains. Il devrait prendre le temps de s'asseoir. »

A sa manière, l'orateur est aussi un combattant, sommé non plus de vaincre mais de convaincre. Toute la tradition politique veut que l'orateur se lève pour s'adresser à un auditoire et qu'il prononce son discours en position verticale, en combattant des idées, quitte à regagner ensuite son siège de parlementaire pour se fondre de nouveau dans la masse dont il est issu. Dans la riche iconographie de la verticalité triomphante, le tableau d'Alexandre Guerassimov intitulé *Lénine à la tribune* (1930) montre le héros de la Révolution planant dans la gloire d'un ciel tourmenté au-dessus d'une masse populaire rendue presque abstraite, juste bonne à situer Lénine dans l'altitude des dieux. La tribune élève l'individu par-dessus la foule et l'offre à sa vue (sauf la partie inférieure du corps). Venu de haut, le verbe de l'orateur se répand dans un climat ambigu d'osmose et de séparation, qui n'est pas

sans parenté avec les rapports entretenus entre Dieu et ses croyants. Derrière la tribune, invisible, un trône attend l'orateur exténué par son triomphe. Quoi qu'il dise, l'homme de la tribune est aussi l'homme du trône. Les images opposées du héros vertical et du potentat assis dans ses privilèges se rencontrent comme des mains jointes.

L'obligation rituelle d'affronter un auditoire debout exige le courage physique d'exposer son corps aux regards des autres bien davantage que sa parole à leur intelligence et à leur jugement. Seuls les rois de droit divin, non soumis au parcours du combattant, peuvent s'adresser à leurs sujets du fond de leur trône. Les élections démocratiques mettent toujours aux prises des individus convoitant les mêmes sièges. La démocratie est une impitoyable course aux sièges, un système dans lequel les trônes se disputent à coups d'arguments et de promesses. Mais pas un seul de nos rois ou roitelets démocratiquement élus ne s'est encore permis de parler à une assemblée, voire au peuple rassemblé au pied de la tribune, sans lever le derrière de son fauteuil. Par contre, les chefs d'États et de gouvernements apparaissent toujours assis lorsqu'ils délivrent leurs messages au peuple à la télévision. La place publique et même les grandes tribunes politiques traditionnelles, sauf intrusion des caméras, ont perdu de leur importance pour les grands chefs en exercice. La télévision leur offre un accès direct à l'intérieur des foyers, les fait pénétrer dans l'intimité des salons du peuple, ce qui les dispense des gesticulations de tribune, mais les oblige à

surmonter la banalité de telles apparitions, à se donner des airs familiers au fond incompatibles avec l'altitude du pouvoir qu'ils représentent. Si leur passage à l'antenne fait encore souvent l'événement, la télévision les a littéralement raccourcis, réduits à la taille standard de l'homme tronçonné. Elle les a rendus plus proches, mais aussi plus fragiles. Privés de toute majesté, assis devant les caméras comme n'importe quel acteur de l'actualité, ils risquent d'apparaître en soporifiques administrateurs de la nation s'ils optent pour le discours solitaire ou d'être malmenés par un animateur prêt à leur ravir la vedette s'ils acceptent l'interview.

Ainsi vaquais-je à cette histoire de chaises, conscient que mon humanité repose lourdement sur mes fesses. D'abord, je considère le siège sur lequel je suis installé. C'est un siège élégant, bon marché et très répandu, mais il suffit de mettre le nez dans quelque ouvrage spécialisé pour lui trouver des lettres de noblesse. Même si je siège dans une réplique de grande série, je ne suis pas assis sur n'importe quoi. A l'origine, il s'agit de la chaise 1332, plus joliment dite *Cesca*, d'après *Francesca* qui était la fille de son concepteur Marcel Breuer, l'un des papes du Bauhaus. L'original, un classique du design, était très en avance sur son temps lorsqu'il apparut dans le monde des chaises en 1928. C'est une chaise en porte-à-faux. Un placet et un dossier tressés sont simplement vissés dans sa structure métallique en forme de S, si l'on veut bien le voir plus anguleux que sinueux et gom-

mer l'arrondi de sa boucle supérieure. Marcel Breuer a été le premier, dès 1925, à se servir de tube d'acier flexible pour fabriquer un siège. La mienne, ma *Cesca* de série quelque peu bâtarde (l'extrémité du placet n'épouse pas comme dans l'original la courbe du tube d'acier) a surgi dans la tête de son créateur alors qu'il pédalait. Breuer a inventé une chaise en regardant le guidon tordu de son vélo.

Les assis ne sont pas toujours penchés sur des comptes et sur des papiers. Il arrive qu'ils pédalent et si leur effort ne produit que très rarement des chaises historiques, personne n'a jamais prétendu que les cyclistes s'adonnent à une activité de tout repos. Le sport qui représente le mieux la souffrance physique des champions est un sport de selle. Avant d'être réservée au cheval et à la bicyclette, la *selle* désignait toutes sortes de sièges, du tabouret à la chaise percée, commune dès le Moyen Age qui *allait à selle*, si bien que le mot signifie également le contenu du pot. Cette confortable aïeule de nos w.-c. n'a guère survécu à l'arrivée de l'eau courante, mais il n'est pas interdit de supposer qu'elle reviendra un jour en force, sous des formes nouvelles, ultime avatar des lois toujours plus pressantes de la rentabilité.

Après la *Cesca* abandonnée un instant pour mieux l'examiner, mon regard s'attache à un autre siège familial. Avant, je ne regardais pour ainsi dire jamais les chaises sur lesquelles je m'installais. Elles étaient là, dans le décor, au service des gens. Je ne me souciais ni de leur esthétique, ni de leur âge, mais il m'arrivait de maugréer sur leur confort insuffisant lorsque

je les quittais brusquement, étirant mes membres endoloris par une station prolongée. Aujourd'hui, je suis devenu assez sensible aux chaises pour parvenir à identifier quelques modèles. Celle que je regarde ne brille pas non plus par son originalité : quelque quarante-cinq millions d'exemplaires sont répandus dans le monde. On la voit partout depuis longtemps, en particulier dans les vieux cafés et même dans quelques nouveaux lorsqu'ils se donnent un air Belle Epoque. C'est une descendante du fameux *modèle 14* de Michael Thonet, chaise increvable inscrite dans le paysage dès 1855. Légère, robuste, elle renoue avec son origine végétale grâce à une découpe sinueuse, car elle est faite de bois courbé et moulé à chaud. Selon le procédé de fabrication inventé par Thonet, le bois étuvé était courbé dans des formes en fonte. C'est la première chaise de consommation du monde. Le modèle 14 se compose de six pièces : le dossier en forme de grande boucle et les pieds arrière, un complément au dossier (petite boucle), le siège, les deux pieds avant et un anneau stabilisant les quatre pieds. Cette entreprise autrichienne embauchait des ouvriers non qualifiés et illettrés, l'industrialisation divisant les tâches en gestes simples et faciles à apprendre. Ils travaillaient dans des conditions pénibles, torse nu, dans des ateliers surchauffés par l'humidité torride nécessaire au moulage du bois. La descendante que j'examine correspond à la fin de l'empire Thonet, à Vienne, avant que Thonet Frères et Kohn-Mundus forment un seul holding en 1922. Une vieille étiquette collée sous le placet, à peine

lisible, porte la marque de Jacob et Joseph Kohn, à Vienne, firme distinguée par une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1900. Cette chaise est conforme au modèle 14, à l'exception de l'anneau renforçant la stabilité des pieds, remplacé par quatre cintres en bois courbé. A la veille de la Première Guerre mondiale, qui coupa la firme de ses marchés d'exportation, provoquant l'effondrement de la production, Thonet Frères produisait près de deux millions de meubles par an et occupait six mille cinq cents ouvriers. Jamais une chaise, diffusée sur presque toute la surface du globe, n'a connu plus grand succès que le modèle 14. Elle marque le passage de l'artisanat à l'ère industrielle et induit une évolution esthétique dictée par des impératifs commerciaux. Simplifier, tel est dès lors le mot d'ordre, car le mythique *modèle 14* de Thonet, loin de représenter une rupture, se contentait d'épurer des styles de l'époque, en particulier, disent les spécialistes, le Biedermeier. Ma descendante du *modèle 14* a donné du bois à retordre à des hommes trempés de sueur. Des êtres virtuels au moment où ces ouvriers depuis longtemps disparus moulaient le bois dans des formes s'y assoient encore, et leurs descendants y poseront aussi leurs fesses, donnant sans le savoir un sens à de lointaines et vaporeuses journées de seize heures.

Objet symbole de la sédentarité, la chaise incite pourtant au vagabondage de la pensée. Ceci est une chaise, mon ami. Prends place : c'est fait pour s'asseoir. Une chaise, ça va avec un homme qui mange,

qui boit, qui compte ou qui écrit, ou qui travaille ou qui fait semblant de travailler. L'Homme, typiquement. C'est la chaisocratie qui mène le monde. Pourtant, si tu regardes bien, tu t'apercevras que l'Homme assis n'est pas si éloigné de l'animalité. Chasse ses mollets en arrière, replie ses avant-bras : il ne reste qu'un buste droit, avec la saillie des genoux et des coudes. Pousse-le en avant : il se retrouve à quatre pattes. Mi-homme, mi-bête, dit aussi la chaise. Ses pieds postérieurs se prolongent en dossier : c'est la ligne verticale qui caractérise notre admirable spécificité dans le règne animal. A mi-hauteur, le placet affirme l'horizontalité du repos. Et le résultat, c'est un être moitié debout (buste droit), moitié couché (horizontalité des cuisses), compromis plutôt inesthétique entre le repos et l'action. Pour t'en convaincre, ôte la chaise et regarde l'Homme assis. Cette image désastreuse suggère par amour de la vie un art de s'asseoir dont l'adolescent vautré représenterait la négation et la femme du monde, croisant ses longues jambes en toute impudeur et distinction, le niveau le plus accompli.